

*A Monsieur Et. Reimach
Sourdevoir
U. G.*

AL-HARIZI

ET SES

PÉRÉGRINATIONS EN ~~TERRE SAINTE~~ ^{Orient}

PAR

MOISE SCHWAB



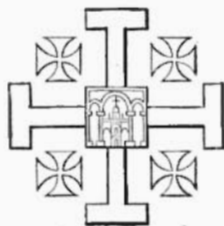
GÈNES

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT ROYAL DES SOURDS-MUETS

1881

EXTRAIT
DES
ARCHIVES DE L'ORIENT LATIN
PUBLIÉES SOUS LE PATRONAGE
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'ORIENT LATIN

Tome I, 1881, pp. 231-244



Tiré à 100 exemplaires.



AL-HARIZI

ET SES PÉRÉGRINATIONS EN TERRE SAINTE (VERS 1217)

Les sources hébraïques offrent, comme les autres, à la connaissance de l'Orient Latin, un contingent modeste, mais proportionnel à leur nombre.

Dans sa *Description de la Palestine*, après avoir dit que « vers 1180, » le voyageur Pethachia, de Ratisbonne, ne trouva à Jérusalem qu'un » seul Juif », feu Munk ajoute ¹: « Jehouda Al-Harizi, célèbre poète » juif d'Espagne, qui visita Jérusalem en 1217, nous dit positivement » que les portes de la ville sainte ne s'ouvrirent pour les Juifs qu'a » près la conquête de Saladin ».

Cette indication fugitive du savant orientaliste nous a suggéré l'idée d'insister sur ce point, et de ne pas laisser tomber dans l'oubli les notes éparses d'un esprit léger, assurément fin et délicat, mais qui n'entendait nullement la science, ni l'art d'écrire, à notre façon.

Pour se former une idée suffisante des procédés d'Al-Harizi, ou seulement de son plan, il faut se pénétrer du génie de l'époque et

¹ *Palestine* (1845), Appendice, p. 629 a. Voir aussi sa traduction de Maimoni, *Guide*, t. I (1856), p. 4 n.

et 420 n., et son feuilleton au *Temps* du 19 janvier 1835.

se reporter au modèle alors le plus à la mode, à celui qui donnait le ton aux écrivains du temps: c'était Ḥariri. Or « l'ouvrage qui a rendu » immortel, en Orient, le nom de Ḥariri est un recueil intitulé, » *Mekāmat*, ou *Stances*, longue suite d'anecdotes littéraires, dont le » héros est un personnage réel. Fidèle historien d'un aventurier que » son esprit et ses connaissances devaient placer au rang des hommes » supérieurs, l'auteur paraît avoir composé, de concert avec lui, ce livre » instructif et amusant, que les *oulema* (savants) de l'Égypte et de la » Syrie regardent comme un spécimen complet du génie et de la » langue arabes. En tant que composition littéraire, l'œuvre de Ḥariri manque d'unité Il n'y faut pas chercher un tissu dramatique, une intrigue, un dénouement, à moins que l'on n'accepte » comme une sorte d'intrigue les ébahissements périodiques du touriste Ḥareth, et comme un dénouement suffisant la fin comique » d'Abou-Zeid, qui, fatigué des vicissitudes de ce monde, retourne dans » sa patrie, dont la paix lui a rouvert le chemin, pour se faire sagement *imām* de sa paroisse² ».

Cette manière d'écrire, fort en vogue chez les auteurs arabes au Moyen-Age, a souvent été imitée en hébreu par les Juifs contemporains, qui se piquaient d'élégance. Les compositions hébraïques les plus célèbres en ce genre sont celles de l'italien Imanoël³ et de l'espagnol Al-Ḥarizī. Ce dernier, dès le XII^e siècle, se fit à juste titre une certaine renommée dans la poésie néo-hébraïque⁴. Il avait commencé par des traductions, bientôt suivies d'imitations plus libres, moins profondes que les dissertations philosophiques ou morales, et même médicales, auxquelles il s'était livré d'abord. Ses compositions poétiques portent le titre de *תרכמוני*⁵ (*Tabkemoni*), ce qui veut dire: *celui qui rend sage*⁶. Notre auteur a voulu montrer jusqu'à quel degré de souplesse la langue hébraïque peut arriver dans des œuvres de ce genre. L'ouvrage est divisé en cinquante sections, rédigées tant en prose rimée qu'en vers, où le poète met en scène le Kénite Ḥéber et Héman Ezrahī (ce dernier nom n'étant autre chose que celui du poète lui-même). Ceux-ci se mettent à discourir et à traiter, sous forme de dialogue, des sujets les plus variés, de la poésie, de la médecine, des voyages, des familles, des maîtres et des disciples, des villes et des citadins, en imaginant parfois des scènes pittoresques, plaisantes, introduisant d'autres fois des épisodes sérieux et vrais. Les

² *Hariri*, poète arabe, notice par Aug. Cherbonneau, dans le *Polybiblion*, décembre 1879, p. 537-541.

³ Pour Manoello, ami de Dante, imitateur de Harizī, v. Munk, dans l'*Univers Israélite*, 1860, p. 505-514.

⁴ Graetz, *Geschichte der Juden*, t. VII, p. 92-5, lui consacre à peine quelques lignes.

⁵ La structure même de ce terme est moins hébraïque qu'arabe; c'est une forme qui paraît se rattacher à la V^e classe du verbe arabe, avec nomenclature et suffixe, selon le mode *Tafalūti*.

⁶ Interprétation de De' Rossi.

premiers chapitres contiennent divers points intéressants d'érudition; l'un d'eux parle des meilleurs poètes Espagnols, qu'il nomme en assez grand nombre, et parmi lesquels il y a beaucoup de noms connus et célèbres, tandis que bien d'autres sont tout-à-fait inconnus aux bibliographes. D'autres chapitres s'occupent d'histoire littéraire. Enfin, bien qu'aucun en particulier ne traite spécialement ni d'histoire, ni de géographie, il y a de nombreuses notes à recueillir sous ce rapport. Nous allons donc essayer d'en donner la substance, dépourvue de tout artifice poétique, sans adopter d'autre plan que la succession assez arbitraire des chapitres, dont l'énumération ou table des matières ne servirait nullement à nous renseigner.

Le chapitre III complète ou confirme, quoiqu'indirectement, le peu de renseignements biographiques que l'on a sur notre écrivain polygraphe. L'énumération de ses ouvrages, dont quelques-uns restent encore à l'état de manuscrits au bout de six siècles et demi, forme presque seule tout le récit de sa vie. On sait « qu'il a entrepris le » voyage de la Terre Sainte un peu avant 1216, année où les Israélites espéraient voir leur délivrance, et qu'il l'acheva en 1218⁷ », date fixée par un des chapitres suivants, comme on le verra plus loin. Son nom et celui de son père sont indiqués en tête du livre; c'est Juda fils de Salomon, d'Andalousie. Sa grande affection littéraire pour son modèle Hariri se révèle maintes fois; il cite le poète musulman dans l'introduction à son œuvre capitale et dans la première section ou séance. Son surnom même de Harizi est une identification presque complète avec celui de Hariri; on n'ignore pas, en effet, qu'en arabe les lettres *r* et *z* sont absolument semblables, et ne se distinguent que par un point diacritique, qui superposé au trait qui figure le son *r* le transforme en *z*. Or, grâce au chapitre III, nous savons que notre poète n'est pas le premier de ce nom, puisque dans l'énumération des écrivains lyriques, il cite à deux reprises les « beaux » vers de R. Abraham ben Harizi ».

Au chapitre VII, les récits de voyages commencent. L'auteur dit vouloir se rendre à Suse, en quittant Tyr, et place à ce propos dans la bouche de son compagnon Héber le Kénite, la narration des dangers d'un tel voyage, fait en compagnie de soldats, les chemins défonceés, les routes coupées, la plaine infestée de brigands, et, après dix jours de marche, la rencontre de bataillons rangés en guerre,

« Les uns venant de Saba et de Rama,
» Les autres de Togarma; »

⁷ Selon les termes d'une note ms. de feu O. Terquem sur son exemplaire du De' Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei*, au mot Al-Harizi, La date

citée au ch. 28 est 1148 « de l'exil » de Titus, + 68 de J. C. = 1216; en mettant cet exil en 70, on a: 1218

ce qui désigne sans doute les Asiatiques et les Africains d'une part, les occidentaux ou croisés d'autre part. Le combat commence par un duel entre les deux plus vaillants guerriers des deux camps opposés, et il continue par un engagement général jusqu'à la victoire définitive d'un des deux partis. Quel dommage qu'au lieu des réflexions les plus vagues, amoncelées pour l'unique plaisir de produire des assonances et de méchantes rimes, l'auteur n'ait pas cité des faits précis, des dates, des noms propres de localités ou d'individus!

Chap. VIII. Il arrive en Egypte, trouve le pays magnifique, admire le cours du Nil, remarque les savants de ce pays, s'extasie devant « la science profonde, les paroles cachées, les inscriptions (?) sur les « rochers » ,

מבארי סתומים ומגלי תעלומים
יקרעו ים המדע קרעים
ויפוררו לחכמות סלעים

et il donne le conseil de lire les lettres à rebours pour en tirer un sens (!) On se demande s'il ne s'agit pas là des hiéroglyphes, ou au moins de quelque papyrus hiéroglyphique! Ou n'est-ce qu'une manière ampoulée de parler des érudits?

Chap. XI. Il y a là, bien qu'un peu en dehors de notre cadre, un petit poème fort curieux à noter: c'est une sorte d'hymne à l'Éternel, en trois langues facilement assimilables. Le premier hémistiche de chaque vers est en hébreu, le second en arabe, le troisième en chaldéen, sans que la suite de la pensée soit interrompue par ce passage d'une langue à l'autre⁸; c'est comme si quelqu'un, chez nous ou chez nos voisins, s'amusait à dire: « soit loué, *unser Gott, for ever* ».

Chap. XII. Dans un combat imaginaire entre les défenseurs de l'avarice et ceux de la générosité, l'auteur fait apparaître tour à tour les principaux habitants d'Assour (ou Mossoul), d'Arbel, de Haran, de la Mésopotamie (Bagdad), de Kalna, de Piska, de Ḥamath, de Damas, qui viennent soutenir le pour et le contre, sous la forme des chœurs antiques. Voir dans ces manifestations assez banales les sentiments de l'auteur sur l'état de ces villes, lors de son voyage, serait sans doute aller au-delà de sa pensée.

Au chapitre XIV Al-Ḥarizī dit s'être embarqué sur mer pour la première fois; il décrit ses angoisses et adresse à Dieu de longues prières, que, suivant son plan et son style figuré, il place dans la bouche d'un vénérable vieillard, qui lui est apparu dans une vision et qu'il finit par reconnaître pour son compagnon, Héber le Kénite.

⁸ De même il y a des vers commençant en arabe, continuant en turc, et finissant en persan. Voir p.

ex. l'exorde d'un poème de Hafis, que nous signale M. Fagnan.

Chap. XVIII. Racontant l'origine de la poésie hébraïque en Espagne vers l'an 4700 de la Création, ou au milieu du X^e siècle de l'ère vulgaire, l'auteur cite les noms suivants; R. Isaac b. Hasdaï, R. Isaac b. Kalfon, R. Samuel Halévi, R. Salomon Qaton (Petit), R. Juda Halévi, R. Moïse ibn-Ezra, Michel b. Kaleb, R. Moïse b. Abtalion, Isaac b. Baruch, médecin, R. Joseph b. Cemah, R. Siloh, R. Yahia b. Alkassar, « peu remarquable ». En Mésopotamie, il a vu un plâ-giaire d'Ibn-Ezra; en Babylonie, il a vu R. Isaac b. Israel, dont les vers n'ont pas de valeur, et R. Isaac Al-Hwani, plutôt Mécène qu'auteur. R. Moïse b. Schescheth va du Portugal à Bagdad⁹, porter la poésie. Enfin, il désigne un certain R. Abraham, « qui demeure à » Damira ». Ce dernier nom, dit M. Steinschneider dans une lettre particulière que nous avons sous les yeux, est sans doute une altération de copiste pour Damiette¹⁰, ou à peu près, selon l'orthographe de l'époque. Les diverses localités mentionnées sans ordre peuvent donner une idée des étapes de la route suivie; mais il n'y a là aucune preuve formelle d'itinéraire.

Chap. XX. Rencontre d'une jeune personne voilée, à qui l'auteur raconte que « venu d'Espagne et faisant route vers la Grèce, il est » allé de Nô-Amon¹¹ à la montagne de Hermon; de là, il a passé à la » terre de Kanaan, puis d'Égypte à Jérusalem, de Tyr à Haçor . . . » et d'Arnon au Liban ». Juxtaposition bizarre de localités et de provinces, où la géographie n'a rien à voir. Que les topographes toutefois ne se voilent pas la face: ce sont de simples licences poétiques.

Chap. XXIV. La ville d'Assur¹² est une ville fortifiée, bien située, belle d'aspect; il y a une riche communauté juive, mais ayant des officiants d'une ignorance déplorable.

Chap. XXV. Départ d'Ascalon; grande chasse; description fantaisiste.

Cap. XXVI. Arrivée à Boçra¹³: grand commerce à signaler dans cette ville.

Seul le chapitre XXVIII a de l'importance au point de vue historique, et contient des détails assez précis, pour dispenser de perpétuelles

⁹ Il y a dans le texte: Adena (la voluptueuse), surnom biblique de Babel, selon Isaïe, XLVII, 8.

¹⁰ דַּמִּירָה pour דַּמִּירָה ou דַּמִּירָה, dit-il. Mais ne nous croyons pas qu'il y ait en arabe autre chose que le mot دِمْيَاط (Dimyât) pour désigner la ville de Damiette, et l'on reconnaît facilement sous cette forme le grec Τριτάβη; (Abulfêda, trad. Reinaud, t. II, p. 160). Il existe néanmoins une localité du nom de

Damira, دَمِيرَة, voisine de Damiette et citée par le dictionnaire géographique intitulé *Moâmil et-Ittilâ*,

S. V. Ce nom, qui ne paraît plus exister de nos jours, se trouve aussi dans Edrisi (trad. Jaubert, t. I, p. 320-321 et 323), antérieur à notre poète d'à peine un demi-siècle.

¹¹ Nom bibl. d'Alexandrie, selon *Pesiqta rabbati*, n^o 17.

¹² Mossoul est l'équivalent moderne de cette ville, située au Sud-Ouest de la Palestine.

¹³ Ville bien connue, sise à la frontière de la Trachonitide, citée dans le *Talnuâl* (traduction française, t. II, p. 344, 379, 410; t. III, p. 385).

conjectures. L'auteur annonce son départ de l'Égypte pour la Palestine, « afin de voir la belle Jérusalem, de tourner ses aspirations » vers le mont Sion, la ville choisie de Dieu, où habitaient jadis » ceux qui cultivaient la justice et la vertu, ainsi que les plus proches du roi assis à la barre du gouvernement. Quand j'eus atteint » ses limites et franchi ses poternes, je me mis à baiser les ruines » et à m'apitoyer sur sa poussière ». Suit une élégie conçue dans le même sens. Après avoir terminé ses doléances et ses longues genuflexions, il se lève et parcourt la ville, ayant encore les yeux pleins de larmes. Il voit l'emplacement du sanctuaire, du saint parvis, où, au lieu de la lampe juive, brûle un feu étranger. Dans sa promenade, il rencontre un des habitants juifs avec lequel il entre en conversation: « Je suppose que tu arrives du fond de l'exil et » d'un pays étranger? » me dit cet homme. — « En effet, répondis-je; » et, depuis quand les Juifs habitent-ils à nouveau cette capitale? » — « Depuis que les Musulmans l'ont reconquise ». — « Et pourquoi n'y » demeureraient-ils pas sous la domination des chrétiens? » — « Comme » ceux-ci nous accusent d'être déicides, d'avoir crucifié leur Dieu, ils » n'eussent pas manqué, en nous trouvant là, de nous persécuter et de » nous lapider » — « Dis-moi par suite de quels événements les nôtres » ont pu rentrer ici ». — « Dieu, jaloux de la gloire de son nom et » compatissant pour son peuple, avait décidé que le sanctuaire ne resterait plus au pouvoir du fils d'Esäü, et que les fils de Jacob n'en » seraient pas toujours exclus. Aussi Dieu éveilla-t-il, l'an 4950 de » l'ère de la création (= 1190 de J. C.), l'esprit du prince des » Ismaélites, qui, prudent et courageux, vint avec toute son armée » d'Égypte, assiégea Jérusalem, la prit, et fit proclamer dans toute » la contrée qu'il recevrait et accueillerait toute la race d'Ephraïm, » de quelque part qu'elle vint. Aussi, de tous les coins du monde, » nous sommes arrivés pour fixer ici notre séjour. Nous y demeurons » maintenant à l'ombre de la paix, et nous serions très-heureux, sans » le fâcheux état intérieur des diverses communautés et l'esprit de » discorde qui règne entre elles, au point que l'on pourrait nommer » ce lieu: le roc des dissensions ».

Ce chapitre contient la date 1148 de l'exil, au vingtième vers de l'élégie sur Jérusalem, correspondant à 1216 de J. C. (ou 1218).

Chap. XXIX. Voyage à Ninive¹⁴, où le poète arrive au mois de *Tibet* (fin décembre, ou janvier), à l'époque des tempêtes, du grand froid et des neiges: dernier détail applicable aux montagnes.

Chap. XXX. Pendant la marche vers Antioche, un guerrier ra-

¹⁴ Du moins aux ruines de cette ville, au Nord de Mossoul, à l'ouest du Tigre.

conte la légende d'une femme étrange, qui, après s'être fait passer pour une innocente persécutée, s'empare des armes de ses défenseurs, les menace tous de mort, jusqu'à ce qu'elle succombe à la ruse du dernier homme libre. C'est quelque écho des récits contemporains des sirènes ¹⁵.

Chap. XXXV. R. Juda (c'est ainsi que l'auteur parle de lui-même à la troisième personne) quitte la péninsule ibérique, se rend par mer dans le pays chaldéen, près de Suse ¹⁶. Non loin de là, il y a une localité nommée *Nahr Samda*, et en hébreu *Abwa* ¹⁷. « A une distance » d'environ trois parasanges de ce lieu, se trouvait, dès le principe, le » tombeau d'Ezra, c'est-à-dire depuis la restauration du deuxième » Temple jusque vers l'an mil de l'exil. Au bout d'un si long espace » de temps, l'emplacement n'offrait plus qu'un amas de ruines, où la » dévastation ne permettait plus de rien distinguer. Nous avons en- » tendu raconter par beaucoup de personnes qu'il y a environ 160 » ans, un pasteur apprit en songe où était la sépulture de cet ange » divin, vision qui se renouvela deux ou trois fois; celui-ci, pour » premier signe de sa puissance, guérit l'ophtalmie du pasteur et lui » rendit la vue. Après quoi, le père assembla les habitants de la lo- » calité, leur exposa son rêve, désigna le lieu où devait se trouver » ce tombeau, et comme preuve de véracité, cita la guérison mira- » culeuse dont il avait été l'objet. Par suite de son insistance, on » creusa la terre, et l'on trouva un cercueil de fer, enfermé dans » une autre bière close et scellée, munie d'une inscription illisible » pour ces gens-là, mais qu'un savant juif déchiffra, et où il lut le » nom d'Ezra et de ses ascendants jusqu'au grand prêtre Aron. De- » puis ce moment, on voit parfois une flamme briller au-dessus de » cette tombe, entourée de celles de sept autres justes. En vain les » sceptiques ont voulu voir dans ce phénomène une bizarrerie géo- » logique, l'effet d'une irruption terrestre, d'un cratère, ou d'une » source goudronnée, brûlant d'un feu plus vif la nuit: j'ai constaté » le miracle de mes propres yeux, et je me suis agenouillé devant » cette manifestation de la Providence ».

Suit une élégie faite à la tombe du prophète Ezéchiel.

Chap. XLVI. Aperçu général de ce voyage en Orient: Harizi quitte la partie de la péninsule ibérique soumise aux Musulmans, et

¹⁵ Ce procédé, de faire jouer à une femme un rôle violent, est tellement étranger à la littérature sémitique, que M. Steinschneider, faisant allusion sans doute à ce chapitre, dit qu'Al-Harizi « introduit dans » son récit, des données de livres anciens ». V. *Encyclopédie d'Ersch et Gruber*, II^e section, t. XXVII, art. *Judische Literatur*, § 20: poésie non rythmique, p. 433 b. Cf. *Catalogus librorum hebr. in bibliotheca Bodliana* (Berlin, 1852-60). p. 1307-20.

¹⁶ Autrement dit: à Schat el Arab, en Perse, selon Zunz.

¹⁷ Elle tire son nom de la ville d'Assyrie Ahava, ou Adiabène, citée dans Ammien (*In Marcom*, III, 6). Ce fut le lieu de rendez-vous désigné au retour de la captivité de Babylone par Ezra, VIII (21 et 31).

entre dans celle que gouvernent les chrétiens. Il passe à Tolède, Calatajud, Lérida, puis à Barcelone, arrive en France à Narbonne, de là à Beaucaire; s'embarque à Marseille, fait escale à Alexandrie, puis à Damira (ou Damiette), et arrive enfin à Jérusalem, où il est accueilli par la compagnie des rabbins français; R. Joseph, fils de R. Baruch et son frère, R. Meir, en sont les chefs. Outre ces noms, il cite le chef des Ascalonites, R. Saadia Benjamite, et un certain R. Elia d'Occident. Plus tard, il a passé successivement dans d'autres localités importantes de la Palestine, savoir, à Acco (S. Jean d'Acre), à Safet, à Damas, au mont Çamarim (?), à Ḥamath, à Aram Sôba la capitale, ou Alep¹⁸, puis en Mésopotamie, à Maraba, Seroudj, Édesse, Haran, Arbel, Mossoul, Bagdad et Tokh (Tauf). Pour chacune de ces villes, il cite les hommes illustres qu'il y a vus.

Chap. XLVII. Nouveau défilé des principales villes parcourues, qui prétendent chacune à la suprématie, savoir: Nô-Amon ou Alexandrie, Jérusalem, Acco, y compris tout le circuit du Carmel et du Liban, Damas, Sôba, Assur, Babylone¹⁹ (ou, en dénominations modernes, Alep, Mossoul, Bagdad).

Dans cette séance, il faut remarquer surtout les plaintes de la ville de Jérusalem, qui déplore ses avantages perdus, l'apparition de l'esprit d'impureté, la présence, sur l'emplacement du Temple, des idoles muettes et des figures de croix :

ובנוה האילמים אלילים אלמים
וצורת צלמים

M.^r Steinschneider, dans la lettre particulière déjà mentionnée, a appelé notre attention sur ce point, et a traduit ces trois hémistiches dans le sens que nous venons d'adopter. Nul doute que le terme *celem*, qui dans l'hébreu biblique a le sens « d'image, figure, idole » ou parfois le sens « d'ombre, ténèbres » (dans les *Psaumes*), désigne clairement le symbole du Christ, ou la croix, dans tout le Moyen-Age rabbinique et même de nos jours. Le témoignage d'Al-Ḥarizi prouve donc que Saladin a laissé debout les symboles chrétiens.

A la suite du chapitre L, on trouve un appendice, plein d'intérêt comme résumé de l'itinéraire. En voici le contenu (nous omettons les redites, les longueurs et les vers, que l'on retrouve même dans cet épilogue):

» Nous avons quitté l'Égypte pour voir les beautés de Jérusalem.

¹⁸ Le *Talmud* (trad. française, t. III, pag. 282) l'appelle ville syrienne non loin de la Palestine; N. O. de Damas, et S. de Hamath.

¹⁹ Babel est le pays enclavé entre l'Euphrate et le

Tigre (*Talmud B., Erubin*, f. 22b); à l'est de ce dernier est le *Nahr Alwan* des Arabes. Faut-il identifier avec ce canal le *Nahr Amay* ou *Dinok* du *Talmud* (traduction, t. I, p. 400)?

» Nous avons pris le chemin du désert, à travers un pays dévasté,
 » où j'ai souffert des chaleurs torrides. J'ai nommé ce lieu Tabera
 » (*Nombres*, XI, 3, nom d'un lieu désert); car là, les Occidentaux
 » sacrifient un feu étranger (chapelle?). Mon âme a brûlé au milieu
 » de ces flammes, tandis que les hibous pleurent sur cet incendie.
 » Nous avons parcouru le grand et redoutable désert, aux sites de
 » désolation, séjour des reptiles venimeux et des scorpions, où, au
 » lieu d'eau, ne coulent que les larmes de nos yeux. Après de grands
 » tourments, nous avons atteint Gaza, grâce à Dieu, au sortir de
 » la plaine de sable. Nous n'avons cessé de courir comme un torrent
 » impétueux, sans nous arrêter la nuit, protégé, par l'ombre et cher-
 » chant la voie, jusqu'à l'arrivée aux portes de Jérusalem. Nous nous
 » sommes incliné et agenouillé pour remercier Dieu de nous avoir
 » guidé jusque là, et nous y avons séjourné un mois. Ce temps a
 » passé très-agréablement. Chaque jour nous avons rendu visite aux
 » tombeaux et aux monuments funèbres. Nous avons pleuré sur Sion
 » en deuil de ses enfants, gémi sur les ruines de ses palais et de
 » ses demeures, et suivi la ligne des tombeaux des justes placés tout
 » à l'entour. Au bout de quelques jours, le désir nous est venu de
 » gravir le mont des Oliviers, afin de nous prosterner devant l'Éternel
 » et de lui adresser de nouvelles prières. Quel tourment pour nous
 » d'apercevoir de là notre saint parvis converti en temple étranger;
 » nous cherchions à détourner la face de cette grande et majestueuse
 » église, élevée aujourd'hui sur l'emplacement de la tente antique,
 » où la Providence résidait jadis.

» Une fois ce temps écoulé, nous avons pris le chemin de Damas.
 » C'est une belle ville, bien bâtie, aux rues régulières, à l'aspect plaisant,
 » aux jardins fertiles, pourvue de fontaines et de cours d'eau. Il y a un
 » certain nombre de Juifs formant une grande communauté, au-milieu
 » de laquelle brille le grand médecin R. Mossé b. Çadqa, qui a été
 » plein d'égards et d'amabilité pour moi. J'ai eu aussi la satisfaction
 » d'y retrouver un habitant de Bagdad, nommé Ezra, dont j'avais fait
 » la connaissance pendant la traversée maritime. Sa société m'a fait
 » trouver le temps bien court, et nous avons continué ensemble la
 » route vers Aram-Sobà (ou Alep), où se trouve le plus merveilleux
 » génie de notre temps; c'est l'administrateur nommé Joseph, vers
 » lequel j'allais²⁰ moi Juda ».

Le récit se termine par l'éloge sans fin de cet homme.

Après avoir traversé la Mésopotamie, le séjour primitif du pa-
 triarche Abraham, et la ville de Rehab el-Malek ben Tawuk²¹,

²⁰ Allusion à la rencontre de Juda et Joseph, les deux fils de Jacob (*Genèse*, XLII).

²¹ Nom que n'a cité aucun autre auteur juif, dit

Cassel (*Encycl. d'Ersch et Gruber*, II^e sect. t. XXVII, art. *Juden*, p. 197 h).

Al-Harizi a dû effectuer son retour par la Grèce (puisqu'il cite Thèbes); mais sans passer par Constantinople, occupée alors par les Latins, selon la juste observation de Zunz²².

Nous avons dit, en commençant, que l'ordre des chapitres est arbitraire; aussi les copies manuscrites s'en ressentent, et il convient d'autant plus de les analyser qu'elles sont à la fois rares et dissemblables. A notre connaissance, il n'existe que huit mss. du présent poème, le *Tabkemoni*, savoir:

1° Celui qui provient de la bibliothèque d'Almanzi, le plus ancien en date, portant l'année de confection 4041 de l'ère juive (= 1281 de J. C.), et qui est resté en Italie²³; il offre déjà cette singularité d'être moins complet en certains passages que d'autres manuscrits postérieurs en date; il diffère surtout des éditions, comme on le verra plus loin.

2° et 3° Deux copies à Oxford, à la bibliothèque bodléienne, l'une du fonds Pococke, et l'autre de celui d'Uri, dont ce dernier a tiré bon parti pour une publication partielle (citée plus loin).

4° A la bibliothèque nationale de Paris, ancien fonds, n° 506; n° nouveau du répertoire général hébreu, 1284. Cette copie, dit le catalogue, a été exécutée par Abraham, fils de Samuel, de Padoue, et terminée à Rieti le 28 *ab* 5071 (août 1311 de J. C.); elle est suivie de quelques lettres (inédites), rédigées probablement par le copiste.

5° Dans la même collection, une autre copie, n° 1285 nouveau, in-4°, du XV^e siècle, écriture espagnole (160 ff.), provenant du fonds de la Sorbonne, n° 236, reliée aux armes du cardinal de Richelieu. Nous devons insister sur ces détails secondaires, puisqu'un savant allemand, Dukes, malgré son érudition, a confondu ce manuscrit avec celui de l'Oratoire. Le texte de ce manuscrit diffère considérablement de celui des textes imprimés: plusieurs passages, notamment des vers, y manquent; d'autres, qui s'y trouvent, manquent dans les textes imprimés. C'est surtout dans la cinquantième et dernière séance que ce manuscrit contient un grand nombre de poésies inédites. Enfin, détail qu'a omis l'auteur du catalogue, l'ordre des chapitres, à l'exception des trois premiers et des trois derniers, diffère totalement de celui des éditions et des autres manuscrits, si bien que, pour pouvoir nous livrer à une confrontation suivie, il a fallu commencer par dresser la concordance suivante:

²² *On the geogr. liter. of the Jews*, n° 45 (dans: Benjamin of Tudela, éd. Asher [Londres, 1840], t. II, p. 257-8).

²³ Lettre particulière de M. Kaempf.

Ms. 1285 Editions	Ms. Ed.	Ms. Ed.	Ms. Ed.
1 — 11	15 — 23	26 — 31	37 — 43
5 — 13	16 — 28	27 — 26	38 — 47
6 — 4	17 — 29	28 — 38	39 — 46
7 — 8	18 — 9	29 — 6	40 — 33
8 — 5	19 — 16	30 — 24	41 — 15
9 — 21	20 — 11	31 — 17	42 — 27
10 — 10	21 — 41	32 — 7	43 — 30
11 — 12	22 — 15	33 — 39	44 — 37
12 — 18	23 — 35	34 — 41	45 — 19
13 — 20	24 — 22	35 — 40	46 — 36
14 — 32	25 — 34	36 — 42	47 — 25

On peut voir quelle valeur ces particularités donnent à cet exemplaire, dont la supériorité sur ses congénères se révèle dans les moindres détails. Même la table des matières y est plus développée que partout ailleurs; elle donne un vrai résumé analytique du contenu de chaque séance, tandis que, dans les éditions, on trouve en tête des chapitres, comme dans la table, de simples titres rédigés chacun en un distique, on en deux bouts rimés. En outre, notre manuscrit est plus complet que le célèbre manuscrit italien daté de l'an 1281; c'est du moins une déduction que nous avons pu aisément tirer d'une collation faite entre le manuscrit de la Sorbonne et l'exemplaire imprimé de la bibliothèque de l'Alliance Israélite, qui avait été soigneusement comparé avec le manuscrit italien pour les trois premières séances par Luzzatto. Il a marqué bien des passages omis dans le manuscrit italien, qui se trouvent dans celui de Paris et dans les éditions.

6° Notons, encore, pour simple mémoire, un manuscrit qui figurait à Paris dans l'ancien fonds sous le n° 505, et qui a « malheureusement disparu » depuis environ quarante-cinq ans²⁴. De même, J. B. De Rossi disait, dans son *Dizionario storico*, avoir en sa possession des fragments du *Tahkemoni*, ou quelques chapitres de ce poème; mais la trace en est perdue.

Enfin, 7° et 8° il y a un ms. dit « Shapira », qui a été récemment acquis par la Bodléienne, et la bibliothèque particulière de M. le baron de Günzburg, à Paris, possède, outre des fragments, un texte complet, intéressant par ses variantes²⁵.

Ce petit nombre de manuscrits mérite d'autant plus notre respec-

²⁴ S. de Sacy l'avait « sous les yeux » en oct. 1833 (*Journal asiat.*, p. 309, 313, 318); à la fin de 1836, le P. Boré ne l'a plus retrouvé; ce que Munk constate dans sa *Notice sur Joseph b. Juda* (*Ibid.* 1842, p. 48, n° 2).

²⁵ Grâce à ce manuscrit, M. Sachs a démontré qu'un petit poème en l'honneur de Salomon Gabirol, attribué à Moïse l. Ezra est dû à Salomon b. al Mōalem (*Carmel*, II, 1861, n° 2; suppl. *Hasaron*, p. 13; *Hamélic*, III, 1862, n° 2, p. 44; suppl. du

Maguil, XII, 1868, n°s 1-2, p. 7 et 15). Il a découvert aussi par là le nom nouveau d'un poète provençal, R. Joseph Zeharâ, à côté de ceux de Juda 'Abbas (converti à l'Islam) et de R. Zerahia Ghirondi, qui forment ainsi, selon Harizi, une troisième classe des poètes portugais. Enfin, M. Sachs a remarqué que le poète Moïse b. Hilya était d'Orient et qu'il a étudié en Espagne, selon la mode du temps. (*Zunz, Literat. Geschichte d. syuag. Poesie*, p. 358).

tueuse attention, que les éditions imprimées sont, ou bien rares, ou bien défectueuses.

La première édition, de Constantinople 4300 de l'ère juive (= 1540), est devenue introuvable, et c'est à peine si l'on en rencontre la mention dans les anciens bibliographes. La suivante, devenue aussi fort rare et imprimée également à Constantinople est l'objet de bien des contestations quant à sa date précise. Voici ce que dit à ce sujet le doyen de la littérature juive, le vénérable Zunz²⁶, dans son article *Jahreszahlen* (comput par anagramme), au n° 15 :

» De Rossi (*Annales sac.* XVI, n° 289; *Dizionario storico*, au mot » Charizi) n'est pas certain si le *Tabkemoni* a paru à Constantinople » en 1578, ou en 1583. Schabtaï, dans ses *Sifte-Yeschènim*, ne se prononce pas; Wolf hésite. L'éditeur de l'édition d'Amsterdam, 1729, » assigne comme date certaine à la précédente publication, l'an 343 » (= 1583), tandis que les approbateurs portugais de la nouvelle » édition disent que, depuis la première édition, il s'est écoulé un » intervalle de 150 ans. Or, l'on trouve aussi la désignation, ש"ל"ה²⁷ » pour date dans le récit final de Hanania b. Yaqaq, dont le fils Absalon fut enlevé le mardi premier iyar et qui fut rendu aux siens » trois semaines plus tard, le 22 de ce mois. Mais d'autre part, le » premier iyar de l'an 343 (= 1583) était un samedi, non un mardi. » Il faut donc en conclure que, dans le dit anagramme hébreu, la » dernière lettre désigne le chiffre des mille, soit 5338 (= 1578) » pour date du dit événement et de l'édition qui nous occupe. En cette » année effectivement, la Pâque juive était un dimanche, et le mois » d'iyar a commencé un mardi ».

A propos de ces ingénieuses recherches du savant historien, nous ne pouvons nous empêcher d'observer combien peu il faut tenir compte des approbations imprimées en tête de l'édition d'Amsterdam. La première, émanant du grand rabbin du rite allemand, attribue l'œuvre » au rabbin Itiel », la confondant avec la traduction des *Séances* de Ḥariri, qui porte ce nom d'Itiel, emprunté au sage des *Proverbes* de Salomon (XXX, 1), traduction qui n'a jamais été publiée²⁸. Dans l'autre approbation, les signataires, David Israel Attias et Isaac Ḥayim ibn Dana de Brighton, rabbins de la communauté juive du rite portugais, disent plus nettement encore que le *Tabkemoni* est une *traduction* (!). Qu'importe alors le chiffre vague de 150 ans écoulés?

Fürst, dans sa *Bibliotheca judaica*, à ce mot, n'y met pas tant de façon, agissant du reste comme tous ceux à qui la grande masse de recherches à faire ne permet pas d'être minutieux, ni soucieux de tous ces

²⁶ *Israelitische Annalen*, 1840, p. 126 7.

²⁷ Elle se décompose ainsi: 500, 30, 8 + 5 = 543, » le 5 est un chiffre d'unité, non de mille.

²⁸ Ms. à Oxford (Steinschneider, *Cospectus*, p. 20, Pococke, 50).

détails. Il se contente d'indiquer, sans autre critique, les impressions suivantes: « Constantinople, 1540, 4°; ib. 1583, 4°; Amsterdam, 1729, 8°. Ces deux éditions sont incorrectes et fourmillent d'omissions qui rendent les phrases inintelligibles. Depuis lors, il a paru une réimpression aussi défectueuse, également dépourvue de critique, à Vienne, 1854, 8°. La seule bonne édition, projetée dès 1845 par le savant M. Kämpf, n'a eu qu'un commencement d'exécution sous le titre suivant: *Zehn Makamen aus dem Tachkemoni, oder Diwan des Charisi, - nach authentischen manuscripten, unter denen eines aus dem Jahre 1281; herausgegeben von S. J. Kämpf* (Prag, 1858, 8°).

Fürst indique encore les traductions partielles qui suivent:

1. en latin, par Uri: la 31^e séance, avec des fragments de la 50^e. (London, 1772, 8°).

2. en allemand. *A*, par S. J. Kämpf: les premiers chapitres. (Berlin, 1845, 8°).

B, par C. Krafft: l'Introduction, dans l'*Allg. Zeit. des Judenthums*, 1837, n^{os} 81 et 86; 1838, n^o 7. La 4^e séance, dans Geiger, *Wissenschaftliche Zeitschrift*, t. IV, p. 130, 8°. La 14^e dans: *Orient, Literat.-Blatt*, 1840, n^{os} 9 et 11. La 21^e: *Ibid.*, n^{os} 11, 12, 13. La 40^e, *Ibid.*, n^o 14. Les 2^e, 5^e et 7^e séances sont traduites dans les *Judische Sagen u. Geschichten* du même. Ansbach, 1839, 8°.

C, par Dukes: la 14^e séance dans ses *Ehrensäule u. Denksteine*, (Wien, 1837, 8°) p. 76-82; la 20^e, p. 83-86; la 21^e, p. 86-89; la 23^e, p. 89-92; la 40^e, p. 92-94, outre une appréciation générale, p. 25-47.

3. en français. *A*, un extrait (sic) par Silv. de Sacy, dans le *Journal asiatique*, 1833.

B. Prolégomènes, . . . par E. Carmoly, dans la *Revue Orientale* (Bruxelles, 1844), t. III, p. 469-79.

Le bibliographe saxon cite ici bien mal les travaux de Silvestre de Sacy sur notre sujet, travaux qui sont les premiers par ordre chronologique; il faut en compléter ainsi la nomenclature:

Traduction de la 40^e séance, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1808, t. III, p. 350-372, à la suite de son analyse critique du traité *Behinath olam* (*Appréciation du monde*, traduction Berr, *Ibid.*, p. 315-350).

14^e séance, texte, traduction et commentaire, dans le *Journal asiatique*, 1833, ou 3^e série, t. III, p. 306-349.

Enfin, Fürst omet complètement l'importante œuvre d'Eugène Boré, qui publia et traduisit, avec le concours du célèbre S. Munk, la 11^e séance, si intéressante au point de vue philologique par son ode en trois langues, dans le même *Journal asiatique*, en janvier 1837, p. 21-43.

De petits poèmes restés inédits de la 50^e séance, et des morceaux en prose rimée des chapitres 7 et 8, ont été publiés par M. Neubauer, dans le recueil *Melekbeth ha-schir* (Francfort, 1865, 8°), pp. 27-63.

En somme, la lecture de ces textes n'aura pas été nulle pour l'histoire et la géographie de l'Orient Latin, ne serait-ce qu'à titre d'attestation et de confirmation de quelques points douteux. Ainsi, un voyageur de la même époque, Guillaume de Rubrouck²⁹, en mentionnant les monts du Caucase, dit bien: « Il y a encore d'autres montagnes où se trouvent des Juifs; je n'ai rien pu savoir de précis à leur sujet, et je sais seulement qu'il y en a dans toutes les villes de la Perse ». Notre auteur est plus formel, au milieu même de ses fantaisies, et il offre des renseignements plus exacts.

On voit, par conséquent, combien sont fondées les paroles adressées par le secrétaire-trésorier de la Société de l'Orient Latin, à l'assemblée générale du 15 mai 1876 (p. 12-13): « Les Israélites, dont les moyens d'information étaient à la fois si secrets et si sûrs au Moyen-Age, n'ont pu rester indifférents aux croisades, dont les prédications eurent, à leur endroit, des conséquences funestes, et qui, du reste, poursuivait la conquête d'un pays presque aussi sacré pour eux que pour les chrétiens: il devait donc y avoir eu là production de documents historiques ».

Peut-être serons-nous à même, un jour, de présenter d'autres exemples à l'appui de cette assertion.

MOÏSE SCHWAB.

²⁹ Texte latin paru dans le *Recueil des voyages et mémoires*, publié par la Société de Géographie (Paris, 1836, 4°), t. IV, p. 382.

